

Les arcanes d'Arcade *Neon Bible*, de The Arcade Fire. Mercury, 2007

Lise Bizzoni et Bertrand Rouby

Numéro 217, novembre–décembre 2007

La chanson, sa critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bizzoni, L. & Rouby, B. (2007). Les arcanes d'Arcade / *Neon Bible*, de The Arcade Fire. Mercury, 2007. *Spirale*, (217), 36–37.

Les arcanes d'Arcade

NEON BIBLE de The Arcade Fire
Mercury, 2007.

par Lise Bizzoni et Bertrand Rouby

Il était attendu, très attendu. Précédé d'une série de « petits » concerts accessibles à une poignée de « *happy few* » pour rôder les chansons. Nous l'attendions tous, fans et sceptiques... Fans de ce groupe qui ne ressemble à aucun autre et que David Bowie a consacré meilleur groupe rock actuel; sceptiques qui s'interrogent sur la vague, le phénomène Arcade Fire, ce groupe de rock « indie » montréalais. Les espoirs ont-ils été comblés? Les fans attendaient *Neon Bible* comme on attend une révélation, le dévoilement des arcanes d'Arcade Fire. Leur premier disque, *Funeral*, « *saisissait toute l'immensité du deuil* », pourrait-on résumer en quelques mots et en reprenant à notre compte le remarquable compte rendu critique de Stephen M. Deusner paru sur l'excellent site Pitchforkmedia¹. Toute la mise en scène autour de la sortie du nouvel album a suscité une vive curiosité : que de tapage, de mystère... D'ordinaire, nous n'y aurions pas attaché d'importance, mais force est de constater que la présentation matérielle de l'édition dite « limitée » superpose plusieurs objets. L'acheteur en nous jubile et sent qu'il en a déjà pour son argent : un boîtier cartonné évoquant un coffre où se cacheraient des trésors, deux livrosopes, un livret et un miroir noir dans lequel se love le disque. Avant même d'avoir entendu les chansons, l'abondance des références au livre, des mises en abyme du livre, du livre-miroir, nous submergeant (écho de Stendhal et du miroir le long d'une route?). *Neon Bible* se lira-t-il comme la « Néo Bible » d'Arcade Fire?

Posture « indie »

Embarquer dans l'écoute attentive de l'album, c'est voguer sur son espace sonore postmoderne, sans vision organique de la chanson / musique, où tout n'est que surenchère. D'un côté, le mixage repose sur un principe d'empilement sonore, comme dans « *Keep the Car Running* » où se superposent guitare, mandoline, batterie et *handclaps*. De l'autre, un orchestre symphonique enchaîne brutalement sur une rythmique tout droit sortie des années 1980, qui invite à un voyage aux allures de fuite et qui trouve un écho dans « *Windowsill* » : « *Don't wanna live in my / father's house no more / I don't wanna live in America no more.* » C'est ainsi que la série de postures offertes par *Neon Bible* crée une hybridité qui donne à l'album un son « zapping ».

Étonnamment, les effets sont parfois si rudimentaires que de mauvaises langues pourraient remettre en question la compétence technique du groupe. On note plusieurs brusques césures à l'intérieur des chansons, une simplicité d'exécution délibérée sur « *Neon Bible* », des accords simples (ceux plaqués de « *Intervention* », avec sa ligne vocale collée sur les cadences) ou bien répétitifs (« *Antichrist TV Blues* »), ou encore une ritournelle qui lance la ligne vocale de « *No Cars Go* ». Nous pourrions arrêter là l'énumération, mais il nous faut ajouter que la rythmique et les synthés de « *The Well* », la dynamique très Joy Division de « *No Cars Go* », avec une batterie martiale et une ligne de basse ascendante mise en avant, sont autant de foisonnantes allusions à ce qui a fait les grandes heures de la *New Wave*.

Peut-être devrions-nous effectivement arrêter là l'énumération, puisque ce qui transpire de l'écoute attentive de *Neon Bible* pourrait être mal interprété... Que faire de cet évident goût pour la dissonance, des violons de « *Black Mirror* » imitant le leitmotiv avant de monter et de sortir du cadre harmonique, du désaccord entre une ligne vocale descendante et une ligne d'orgue montante dans « *Intervention* »? Comment comprendre l'usage abondant des stridences (encore une fois les violons, cette fois-ci à la John Cale, les chœurs presque enfantins de « *Intervention* », la voix de Régine dans « *Bad Vibration* », les voix à la B-52s, les passages de la musique au bruit dans « *Antichrist TV Blues* », où l'accompagnement se désarticule avec l'arrêt de la guitare avant le deuxième refrain)? Serait-ce alors, accordons-nous le droit de cet innocent questionnement, le relevé de ce qui peut paraître à certains des imperfections qui a conduit, peut-être inexorablement, vers la paradoxale appréciation de cet album?

Enjôleuse grandiloquence

Afin d'éviter le naufrage, nous avons pris le parti d'accepter la tension vers le statisme et l'entropie, cette tension vers l'inarticulé. Tantôt la trame mélodique, perturbée par les grésillements du néon, semble ne pas parvenir à se structurer; tantôt la phrase musicale, au lieu de se développer d'un point A à un point B, suit un schéma ondoyant, comme pour éviter les chausse-trapes de la virtuosité et du rock « progressif »; tantôt les morceaux reposent sur une note unique en accompagnement (la note de mandoline répétée sur « *Keep the Car Running* », le violon concluant « *Neon Bible* », le début de « *Intervention* », l'intro à l'orgue de « *My Body is a Cage* », le ralentissement qui sert de charnière dans « *Black Wave / Bad Vibration* », ralentissement entropique et décomposition mélodique déjà entendus dans les premières compositions du groupe The Cure). On peut certes s'irriter de certains effets de manche un peu faciles, ainsi avec les crescendos, plus souvent le fruit d'un bricolage en studio (tel élément étant progressivement mixé en avant, comme dans « *Windowsill* » ou la pyrotechnie de « *No Cars Go* ») qu'une technique de composition. C'est l'une des facettes de la grandiloquence forcée d'Arcade Fire, qui se répercute dans des textes au ton parfois sentencieux (« *I know a time is coming all words will lose their meaning* », « *Nothing lasts forever, that's the way it gotta be* », « *MTV what have you done to me, save my soul, set me free* »...). Ces effets serviraient-ils à transcrire le réel tel que le groupe le perçoit et veut le transmettre à l'auditoire?

Après avoir décrit les méandres du mal-être individuel dans *Funeral*, Arcade Fire entreprend de transmettre un message d'un autre genre : ce sont les liens de Bush et des Évangélistes et donc l'utilisation d'une certaine interprétation de la religion à des fins belliqueuses et économiques qui sont dénoncés. *Neon Bible* joue et jouit d'un ensemble de formules tant langagières que musicales qui met en place un contre-discours doc-

trinaire. Les phrases fourre-tout, les riffs d'orgue repris dans différents morceaux, les slogans percutants souvent chantés sur un ton de prédicateur abondent. Mais on peut s'étonner, voire regretter que le champ d'investigation se restreigne à l'espace des États-Unis et que *Neon Bible* fasse montre d'un manque d'ouverture aux problématiques actuelles, historiquement déterminées et déterminantes, Arcade Fire offrant un accès direct à l'organisme *Partners in Health* sur son site officiel. Si le groupe paraît tiraillé entre deux postures *a priori* antithétiques — le côté rudimentaire de la *New Wave* hérité du punk et la grandiloquence du rock symphonique — et du coup, peut faire naître un relatif malaise à l'écoute de l'album, il n'en demeure pas moins que l'équilibre l'emporte, d'ailleurs nettement plus marqué dans les deux dernières chansons : « No Cars Go » et « My Body Is a Cage ». Finalement, cet album « adulescent », pris entre défouloir post-punk et symphonie dissonante, reproduit en 2007 un tiraillement loin d'être nouveau, qui semble indiquer le rêve secret du groupe : devenir le U2 de sa génération, puisqu'on trouve peu ou prou la même dynamique contradictoire sur les trois premiers albums du groupe irlandais — filiation tout à fait assumée par U2, si l'on en juge par leur montée des marches au Festival de Cannes 2007 au son de « Wake Up ».

L'œuvre au noir

Un album-constat donc, illustrant la vie de jeunes adultes animés par un mélange de dégoût, de révolte et d'envies de fuite... Selon quelle perspective? Une perspective fuyante, la projection, certainement la scénographie, plus encore le trompe-l'œil? Cocteau disait que les miroirs devraient réfléchir avant de nous renvoyer notre image; le « Black Mirror » de *Neon Bible* ne réfléchit pas, il est mensonge, il offre une perspective tronquée et ne remplit pas la fonction de base, refléter la surface. Le « Black Mirror » est une radiographie, il rend la teinte intérieure de notre dépossession, portant ainsi au jour l'intoxication de l'individu par les tromperies et les conspirations. *Neon Bible*, album de quête éfrénée du sens, album d'indices, album paranoïaque, venant après David Bowie et Radiohead, substituant aux interrogations du rabbin Nathan Adler et aux traques sémantico-policières de Thomas Pynchon qui les ont respectivement inspirés les courses fébriles du roman éponyme de John Kennedy Toole, dont il imite jusqu'aux naïvetés et l'absence de trame structurante, Marshall McLuhan aussi, le support devenant le message, jusqu'au vertige où se lisent nos résistances désemparées, triste inventaire de postures et d'impostures, mais album qui confond également postmoderne et désarroi romantique, de là son air de recyclage lyrique : désenchanté, jamais vaincu.

Bien sûr, nous sommes déçus, mais comment ne le serions-nous pas? Nous pensions trouver des réponses dans *Neon Bible* et Arcade Fire semble avoir choisi une esthétique déceptive afin de mieux capter un auditoire avide de sens. Dès lors, la scénographie de *Neon Bible* répond à l'engouement du public, qui doit sortir étourdi de cette écoute, comme en un labyrinthe dont le Minotaure ne s'entrapercevrait qu'en de sombres miroirs. Qu'importe alors que la machine tourne à vide, que le groupe orchestre la déréliction comme tant d'autres avant lui, Joy Division, Magazine, Comsat Angels, Chameleons, si l'enjeu est de relancer une énième fois la quête du sens pour en rejouer les impasses : pour un peu, on y verrait une propédeutique en négatif, de celles qui disent la nécessaire inconnaissance pour espérer savoir. Une œuvre au noir.

Oui, l'album entier est une accumulation d'effets de trompe-l'œil. Les perspectives du livre-miroir créent l'illusion du secret, l'unité même de l'album est trompeuse, avec ses motifs qui se répondent d'une chanson à l'autre pour contrer l'évidente dispersion sonore; et mentionnons encore ces crescendos en trompe-l'œil pour en souligner l'exception : la fin de « My Body is a Cage », où le crescendo est pleinement assuré par la voix de Win Butler. La présentation matérielle, semble-t-il au bout du

compte, sert aussi d'écrin à cette voix d'une grande justesse, certes forcée lorsque Win donne sa pleine mesure (« Ocean of Noise », « My Body is a Cage »), mais c'est ce qui en fait la singularité même : avec son air bravache, cette voix étranglée transcrit à merveille cette sensation de malaise qui résonne auprès de la part adolescente de son public et ses limites donnent l'image d'un homme conscient de ses faiblesses, de son impuissance même, devant les forces qui le surplombent, mais qui essaie pourtant de se surpasser, ultime défi avant le silence ou l'esprit de conséquence de l'âge adulte. ☪

1. [http://www.pitchforkmedia.com/article/record_review/41377/The_Arcade_Fire_Neon_Bible], 5 mars 2007.

© Françoise Sullivan,
Dessin chorégraphique, « Automne » ; fusain sur papier
Avec l'aimable autorisation de la Galerie de l'UQAM

